

## Relecture d'un pionnier. Essai sur la visée ironique dans le Journal de Mouloud Feraoun

**Arlette Roth**

*Directeur de recherches honoraire (CNRS)*

*Un honnête homme est un homme mêlé*

MONTAIGNE

### Introduction

Au tout début des années 1960, à Paris, un petit groupe de chercheurs réunis par Albert Memmi, sociologue disciple de Georges Gurvitch, chargé de conférence à l'École pratique des hautes études, et écrivain tunisien francophone lui-même, a entrepris de préparer sous sa direction la première anthologie consacrée en France aux auteurs maghrébins «d'expression française»<sup>(1)</sup>. Une trentaine d'années plus tard Charles Bonn considérait que cette publication marquait la «consécration universitaire» de la jeune littérature maghrébine d'expression française<sup>(2)</sup>.

---

(1) *Anthologie des écrivains maghrébins d'expression française*, Paris, Présence africaine, 1964, suivie d'une Bibliographie de la littérature nord-africaine d'expression française. 1945-1962, Paris/La Haye, Mouton & Co, 1965.

(2) Cette appréciation figure dans une « Note » rédigée par Charles Bonn, consacrée à Jean Dejeux, après son décès, dans *Hommes et migrations*, n° 1171, nov. 1993. Voir aussi Ch. Bonn, « Petit historique d'une réception mouvementée : du "Postcolonial" au "Postmoderne" », *Littérature di frontiera / Littératures frontalières* (Université de Trieste), vol. 1, n° 24, Littérature maghrébine : interactions culturelles et méditerranée, déc. 2002, p. 137-172.

Nous étions quatre autour d'Albert Memmi : Jacqueline Arnaud, Jean Dejeux, Abdelkébir

Khatibi et moi-même. Ce que je sais aujourd'hui sur le développement de cette littérature, de ses auteurs, des problématiques et des controverses qui s'y sont rattachées, je le tiens d'eux tous. Ils étaient de mes amis. Et je pense tout particulièrement à Jacqueline Arnaud<sup>(1)</sup>.

Il me paraît important de souligner que ce fut un travail collectif mené dans une perspective socio-historique et socio-politique résumée sous la plume de Memmi dans son introduction. Nous adhérions tous au cadre proposé, déterminant la sélection des auteurs, avec les nuances, les hésitations et les interrogations laissées en suspens, bref nous étions solidaires dans une certaine orientation idéologique militante. L'entreprise devait rendre compte de l'essor des jeunes littératures « nationales » dans les pays maghrébins nouvellement indépendants, dans « leur richesse et leur variété ». La période couverte s'étendait de 1945 à 1962. L'entreprise s'adossait fermement au précédent ouvrage de Memmi, préfacé par Jean-Paul Sartre : *Portrait du colonisé précédé du Portrait du colonisateur*, qui eut un grand retentissement, bien au-delà des pays du Maghreb, pour d'autres minorités linguistiques et culturelles luttant pour leur reconnaissance et leurs droits<sup>(2)</sup>.

Dans son introduction Memmi écrivait :

---

(1) Claude H. Breteau et Arlette Roth, « Culture populaire, écriture savante. Lectures maghrébines pour Jacqueline Arnaud », *Littérature orale arabo-berbère*, n° 18, 1987, p. 11-42.

(2) *Portrait du colonisé précédé du Portrait du colonisateur*, Paris, Buchet/Chastel/Corrêa, 1957.

[...] Pour la première fois, [la production littéraire de] l'Afrique du Nord se voit assumée. Acceptée, revendiquée ou discutée, elle cesse d'être un simple décor ou un accident géographique. Ces nouveaux auteurs sont en prise avec leur pays comme l'essentiel d'eux-mêmes. Autochtones, appartenant à ces populations qui n'ont pas d'autre pôle d'attraction, ils en partagent le drame. Colonisés, il leur a suffi de s'exprimer, non pour témoigner de la colonisation, mais pour révéler l'univers intérieur et extérieur du colonisé. Indépendants, mais encore empêtrés souvent dans le patriarcat et la religion, neufs et assoiffés d'avenir, déchirés entre leur psychologie et leur histoire, c'est comme malgré eux que l'Afrique du Nord trouve dans leurs démarches, même les plus partielles, son expression totale.

Ce texte, dans sa brièveté et son côté un peu abrupt, a interpellé. Il a aussi esquissé un cadre général pour une première appréhension des œuvres. Le principe d'un « droit du sol » en littérature mérite certainement d'être discuté<sup>(1)</sup>. La conclusion du paragraphe paraissait cependant, dans la situation politique d'alors, profondément juste, comme pouvait sembler normale, à ce stade, l'attente chez les lecteurs d'une description authentique des réalités vécues par les sociétés maghrébines. Dans cette veine réaliste, les œuvres représentées dans l'Anthologie étaient assurées de susciter l'intérêt et l'adhésion de l'élite progressiste qui constituait principalement leur lectorat<sup>(2)</sup>.

---

(1)On observe que la désignation géographique « Afrique du Nord », fortement connotée, a été remplacée par « Maghreb », et qu'au déterminant « d'expression française » s'est généralement substitué « de langue française », désignation jugée plus technique.

(2)D'une certaine façon, pour ce qui concerne l'Algérie, ce qui fut souvent

La parution de l'*Anthologie* déclencha la polémique. Périodisation et exclusions surtout révoltèrent ou blessèrent. En 1969 parut une *Anthologie des écrivains français du Maghreb*, préfacée par Memmi<sup>(1)</sup>. Cet ouvrage rendait compte, à des degrés divers, chez les écrivains français d'Afrique du Nord, de leur enracinement et de leur attachement au pays. Parmi les traits proposés dans la légitimation de la distinction entre autochtones et non autochtones figurait, par exemple, un type de relation très différent à la nature dans les deux groupes et l'indifférence, chez les seconds, à ce qu'on nommerait aujourd'hui l'environnement humain. En d'autres termes, une quasi absence de l'homme maghrébin, de ses aspirations et de ses luttes. Plusieurs passages du *Journal* de Feraoun pouvaient en faire une œuvre relevant de la littérature maghrébine. La nature convoquée y était sombre, austère, hostile<sup>(2)</sup>.

---

désigné comme « l'étrangeté » et la « fulgurance » de l'œuvre naissante de Kateb Yacine a contribué à faire éclater déjà dans la période considérée – les années cinquante – le cadre étroit du réalisme pour initier la réflexion sur les liens entre forme et sens, spécificité et universalité. L'exploration de l'écriture dans les œuvres de cette littérature émergente avait été amorcée.

(1) Albert Memmi (dir.), *Anthologie des écrivains français du Maghreb*, choix et présentation de Jacqueline Arnaud, Jean Dejeux et Arlette Roth, Paris, Présence africaine, 1969.

(2) On peut en citer quelques exemples : « les chênes rabougris, les figiers chétifs, les sables et les schistes usés. Et le paysage qui m'accueillait me criait sa nudité, son indigence, presque son hostilité » (13 novembre 1955, p. 17), « ce pays tourmenté, ces vallées profondes, ces massifs couverts de maquis épais, qui se serrent les uns derrière les autres comme les hordes de guerriers barbares » (9 décembre 1955, p. 25) ou « Ce silence hostile (...) d'une nature accablée par le soleil et qui en a assez d'être belle ayant compris depuis une quinzaine que l'été brûlant s'est installé pour dessécher sa verdure » (4 juillet 1956, p. 135). Les pages indiquées correspondent à la première édition du *Journal*, 1955-1962, Paris, Le Seuil, coll. Méditerranée, 1962. C'est cette édition à laquelle il sera fait référence au long de cet ar-

Le thème de l'étranger y était fortement présent aussi et englobait tout à la fois celui qui, intrus ou nouvel arrivé, choisit de rester extérieur à la majorité dans le pays où il s'est enraciné, et ceux, autochtones, qui s'y sentirent traités comme des étrangers sans droits<sup>(1)</sup>.

Memmi avait également pointé un des grands défis qu'auraient à affronter les écrivains maghrébins de langue française (et leurs gouvernants au plan de la politique linguistique) : le choix et l'articulation entre elles des langues écrites et orales, porteuses de cultures, dans le développement des littératures maghrébines post-coloniales. Comme beaucoup d'autres observateurs, Memmi avait auguré une arabisation rapide, et, sinon totale, du moins largement dominante. Il minorait le rôle culturel joué par les langues parlées<sup>(2)</sup>. *Une Anthologie des écrivains maghrébins d'expression arabe* avait aussi été programmée à la suite dans cet ensemble. Le projet n'a pas abouti pour un ensemble de raisons complexes.

## Relire Feraoun aujourd'hui

L'œuvre romanesque de Feraoun s'accordait bien à la grille de lecture proposée dans l'accueil des premières œuvres de « la génération post 45 »<sup>(3)</sup>. On peut dire que cette grille s'était en quelque

---

ticle.

- (1) Voir le constat exprimé dans le *Journal*, IV, nov.-déc. 1955, p. 45 (« La vérité c'est qu'il n'y a jamais eu mariage. Non. Les Français sont restés à l'écart. Dédaigneusement à l'écart. Les Français sont restés étrangers »).
- (2) Dans l'esprit de beaucoup d'observateurs, l'arabisation allait nécessairement entraîner une récession de l'emploi du français. Les arabisants prévoyaient pour leur part une évolution du statut de l'arabe s'accompagnant d'une uniformisation et d'une redistribution des usages dialectaux.
- (3) Cette appellation utilisée par Jacqueline Arnaud désignait des jeunes auteurs et le groupe de leurs aînés ayant publié leurs premières œuvres après la fin

sorte négociée entre auteurs, d'une part, et lecteurs et critiques, d'autre part, pour privilégier des objectifs relevant du réalisme social en littérature. Dans cette veine, l'œuvre romanesque de Feraoun apparaissait comme un témoignage, à fortes résonances autobiographiques, sur la pauvreté et la dureté de l'existence dans son terroir natal de Kabylie et sur le sentiment de l'honneur sans cesse mis à mal de ses habitants. L'apport documentaire et sa valeur ethnographique ont été salués et par la suite authentifiés et valorisés par des chercheurs, anthropologues ou spécialistes de littérature orale. La question du style et des procédés auxquels Feraoun avait recours était juste esquissée. On considérait qu'il se situait, en tant qu'intellectuel et écrivain, sur une ligne de crête qui en faisait un médiateur entre deux cultures, dans une volonté d'affirmation et de partage<sup>(1)</sup>.

Le portrait de l'homme s'est quasiment fixé à cette époque. Feraoun est dépeint comme un homme droit, sincère, en empathie avec ceux qu'il décrit, en quête de vérité, plein d'humour. C'est un « honnête homme ». En tant que conscience déchirée et médiateur, c'est un juste. À près de cinquante ans de distance, ces qualités largement célébrées figurent dans la présentation faite de lui au grand public français, aussi bien dans l'*Anthologie* de 1964 que dans la notice d'un dictionnaire récemment paru<sup>(2)</sup>.

---

de la Seconde Guerre mondiale. Feraoun faisait partie de ces derniers, avec Jean Amrouche, déjà connu, et Mouloud Mammeri.

(1) Sur la situation de Mouloud Feraoun pendant la guerre d'Algérie et la réception de son œuvre, voir Sylvie Thénault, « Mouloud Feraoun. Un écrivain dans la guerre d'Algérie », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1999, n° 63, p. 65-74.

(2) Monique Gosselin-Noat, « Mouloud Feraoun », in Jeannine Verdès-Leroux (dir.), *L'Algérie et la France*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2009, p. 377-379. Aux caractéristiques et aux qualités de l'œuvre, traditionnelle-

Dans les contributions consacrées à Feraoun lors d'un colloque organisé à Alger pour commémorer sa mort tragique<sup>(1)</sup>, plusieurs communicants ont questionné l'apparente simplicité de son écriture, jugeant qu'elle avait été exagérée et surtout qu'elle pourrait être trompeuse. Des voix ont diversement mentionné – à côté de l'humour déjà souligné par le passé – l'ironie et la fonction de distanciation critique qu'elle assure et la liberté intellectuelle qu'elle autorise.

Tout semble s'être passé dans le temps comme si la perception devenue classique de l'homme Feraoun, assurément juste, mais construite et réifiée dans une image sans aspérité, avait historiquement joué un rôle important dans la réception de son œuvre, mais avait aussi contribué à masquer certains aspects de son talent d'écrivain et la complexité de son tempérament. Elle a aussi minoré le poids, dans l'analyse de son éthique, d'une part fondée sur les valeurs du système de l'honneur.

### **La visée de l'ironie dans le *Journal***

Il y a une ligne de partage entre le mode de l'humour et celui de l'ironie. C'est la charge agonistique, modulable dans son intensité et dans les effets recherchés, qui particularise l'ironie par rapport à l'humour. L'ironie implique une cible, relativement circonscrite, généralement humaine. Dans son champ sémantique, elle présente un continuum d'intensité et d'acuité. Elle peut

---

ment citées, s'ajoute la mention de qualités d'écriture et de style. L'humour dans le registre plaisant est souligné.

(1) Intitulé « Mouloud Feraoun, intellectuel-martyr, et ses compagnons », ce colloque organisé par le Centre national des recherches préhistoriques, anthropologiques et historiques (Cnrpah), sous l'égide du ministère de la Culture, s'est tenu du 15 au 17 mars 2012.

être taquinerie légère et plaisante, raillerie parfois mordante, ou sarcasme et dénonciation cruelle. Elle amuse, heurte ou blesse<sup>(1)</sup>. L'humour ne blesse pas. Il se décline de la légèreté vers la gravité et le sérieux, voire le tragique. Il peut introduire à une réflexion et à une posture philosophiques. Chez Feraoun, ce positionnement débouche dans certains passages du *Journal* sur une forme de révolte, de pessimisme profond et parfois douloureusement extériorisé<sup>(2)</sup>.

Des interférences entre humour et ironie peuvent donc se produire aux deux pôles du continuum, souvent dans le registre de l'ironie légère et plaisante et parfois dans le tragique. On parle « d'ironie tragique » quand le destin est en cause. L'emploi du syntagme « visée de l'ironie » renvoie à la stratégie communicative de l'auteur en direction des lecteurs. Cette stratégie s'inscrit dans un schéma où des interrelations se nouent entre l'auteur émetteur et le lecteur récepteur, dans une éventuelle connivence. Quand elle fait défaut, la transmission du message et sa réception peuvent être brouillées. Interviennent aussi la connaissance du contexte général dans lequel s'inscrit le message, l'identification de la cible, la mise en forme et les indices linguistiques et rhétoriques qui signalent l'intention ironique de l'auteur. Autant de

---

(1) Dans cette veine, la cible humaine de l'ironie se trouve un peu dans la situation de l'injurié dans le schéma de communication qui caractérise le fonctionnement de 'l'injuriement' et l'effet d'injure (voir Évelyne Larguèche, *Espèce de... ! Les lois de l'effet injure*, Chambéry, Université de Savoie, Laboratoire Langage, Littératures, Sociétés, coll. Langages, 2009 et *L'effet injure. De la pragmatique à la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Voix nouvelles en psychanalyse, 1983.

(2) On le découvre en particulier dans le traitement du thème de la mort.



paramètres et de variables qui influent sur la visée et la portée de l'ironie.

L'ironie peut donc être aussi constitutive de la dimension stylistique et littéraire<sup>(1)</sup>. Ce début d'élaboration se perçoit surtout dans le registre d'un certain comique, par des effets de mise en saynètes du récit et du discours, qui introduisent dans l'écrit une oralité seconde recréée<sup>(2)</sup>. Cette dernière s'élabore chez Feraoun, en jouant de différents codes littéraires, écrits ou populaires français, mêlés à ceux de l'oralité kabyle. L'auteur recourt à l'emploi de formules et de motifs qu'il triture, détourne de leur usage habituel, tronque, déconstruit, manipule, mélange. Ce travail stylistique contribue à l'élaboration de la visée ironique.

### **Comment identifier les traits et les séquences ironiques ?**

Une des premières difficultés rencontrées dès que l'on aborde le texte du *Journal* est de décider quels énoncés peuvent, avec

---

(1) On peut faire le pari que le *Journal* (les « cahiers » selon le terme utilisé par Feraoun) qu'il remettait à son ami Roblès, se présentait aussi comme source de matériaux pour une œuvre littéraire future d'envergure, picaresque, violente, macabre, parlant de guerre, de trahison et de mort. Une œuvre en gestation douloureuse, interrompue.

(2) Voir Walter J. Ong, *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*, Londres/New York, Routledge, 1982. On y trouve cette citation : « Writing is indeed the seedbed of irony, and the longer the writing (and print) tradition endures, the heavier the ironic growth becomes » (p. 103). Du même auteur (« Literate Orality of Popular Culture », in *Id., Rhetoric, Romance, and Technology*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 1971, p. 299), on lit : « Some of our most oral manifestations show their strong rejection of the cliché in any but occasional ironic form ». Il resterait à tester cette affirmation dans un itinéraire d'écrivain tel que celui de Feraoun, entre registres littéraires écrits et oraux, entre modernité référée à l'époque et tradition orale encore vivante.

quelque légitimité, être déclarés comme relevant de la visée ironique. Dans une première exploration du texte sous cet angle, j'ai été tentée d'en relever un nombre relativement important, en particulier dans la première partie du *Journal*, dans le registre de l'ironie légère et plaisante. J'ai soumis des énoncés que je jugeais ironiques à quelques lecteurs qui ne connaissaient que superficiellement la période et l'auteur. L'expérience est loin d'avoir validé toutes mes hypothèses sur la portée de l'ironie, surtout de celle que je pensais être au second degré. Ce petit test a néanmoins confirmé une chose déjà connue : c'est que la détection de l'ironie suppose sinon une connivence forte entre auteur et lecteur, du moins une bonne connaissance du contexte chez ce dernier.

La démarche pragmatique, au ras du texte, a consisté à mettre à plat les énoncés à visée ironique repérés et de les transformer en assertions neutres, dépourvues de modalités. Traits et séquences ironiques dans le *Journal* ont ainsi pu être dégagés dans leur forme et leur contenu, quelle qu'en fût la taille, réduite à une formule conclusive ou correspondant à une séquence plus ample<sup>(1)</sup>. Les énoncés à visée ironique sont à situer par rapport à la chronique que Feraoun en témoin direct consacre au développement du conflit en Kabylie. La relation des actes de guerre, qu'il veut aussi précise et vraie que possible, s'accompagne de la prise en compte de l'évolution concomitante des rapports entre Français et

---

(1) Dans les limites de cet essai, le relevé des énoncés présumés ironiques pris en compte a été arrêté à la date qui correspond au départ de Feraoun pour Alger (juillet 1957). Il y a évidemment encore des inclusions ironiques au-delà de cette limite dans le *Journal* mais dans les contextes dramatiques elles sont plus rares. Une anecdote confinant au burlesque à propos du ramassage alternatif des armes dans les villages kabyles par les gendarmes et les maquisards s'inscrit dans le registre comique (14 janvier 1956, p. 61-62), mais elle relève nettement de l'humour.

Kabyles, d'une part, et, d'autre part, entre villageois kabyles et le troisième groupe d'acteurs désigné comme « les rebelles », « les fellagha », « le maquis », ou plus avant dans le récit se faisant critique, les « nouveaux maîtres ».

On note une implication croissante de Feraoun dans la présentation des faits dont il est le témoin ou à propos desquels il a sollicité des témoignages fiables auprès de ses compatriotes. Un « je » en tant qu'observateur, commentateur, voire co-acteur surgit et s'inscrit dans le texte<sup>(1)</sup>. L'expression forte d'un « moi » chez le narrateur influe sur la nature et l'orientation de la visée ironique. Trois stades dans le développement de la relation entre Français et Kabyles sont figurés. Au début, l'adhésion de part et d'autre à une forme d'hypocrisie sociale, les uns s'alarmant et amplifiant le danger, les autres le minimisant en mettant à distance les premières escarmouches ou les sabotages en les repoussant dans des espaces plus lointains. L'hypocrisie sociale, en idéal ou en technique à partager dans la vie commune, permet la conservation d'un minimum de liens. Elle rend la proximité supportable et sauvegarde la dignité du vivre chez les dominés. À ce stade, le trait d'ironie est le plus souvent enjoué et plaisant. Les deuxième et troisième stades correspondent dans la périodisation et la conceptualisation de l'auteur à l'inéluctable rupture et à la montée de la haine. Ils ne constituent plus un bon terreau pour l'ironie dans le registre comique. Moqueries et railleries se font acerbes. L'auteur du *Journal* analyse, commente, dénonce, accuse, invective, dé-

---

(1) L'implication progressive de l'auteur se lit par exemple dans le choix et la distribution des pronoms - personnels, non personnels, indéfinis-, utilisés pour désigner les différents actants et leurs rapports entre eux et entre eux et lui.

sespère. Auteur émetteur et lecteur récepteur partagent un plaisir entaché d'amertume.

### **Les marqueurs de l'ironie**

Des marqueurs linguistiques (grammaticaux ou lexicaux) et rhétoriques signalent la dimension ironique d'un énoncé. L'auteur en use abondamment. Un premier marqueur, graphique, s'impose à l'œil, c'est le point d'exclamation<sup>(1)</sup>. Il souligne l'intention ironique, mais fonctionne aussi comme exclamation ou interjection pouvant révéler de l'affect, chez l'auteur. Il interpelle également le lecteur. L'emploi de ce signe graphique domine dans le registre de l'ironie légère et plaisante. Il se fait plus rare dans les registres graves, où il intervient quand le trait est conclusif.

Les choix lexicaux sont parmi les signes les plus immédiatement perceptibles, en particulier la sélection des déterminants adjectivaux. Les figures et de nombreux autres procédés relevant de la construction syntaxique complètent la panoplie des signaux. On reste essentiellement au plan de la syntaxe. La mise en évidence par thématization ou focalisation est rare dans le registre ironique.

### **Les cibles**

Dans les cinquante premières pages du *Journal*, les séquences ironiques visent des individus typés ou des groupes humains représentatifs des deux parties en conflit. Les cibles sont en nombre et détaillées chez les « prépondérants », les tenants et gardiens du pouvoir, civils, militaires, politiques, et dans le milieu des ensei-

---

(1) On a proposé la création d'un signe typographique dit « point d'ironie ». Il se présente comme un point d'interrogation inversé. Il n'a jamais été adopté. Dans le commentaire des exemples retenus ici, on a mis en italique les termes participant de la visée ironique, tout en étant conscient de l'imprécision que cette convention comporte.

gnants. Les adversaires des « prépondérants », à partir du moment où ils se sont imposés en « nouveaux maîtres », en dévoyant leur mission et leur combat, selon l'éthique de l'auteur, constituent également des cibles privilégiées pour dénoncer des abus de pouvoir.

Le plus souvent le récit oppose globalement « les Français » et « les Kabyles »<sup>(1)</sup>. Ces derniers sont crédités d'un esprit « narquois » et d'un vrai bon sens quand ils observent Français ou compatriotes et se disent entre eux ce qu'ils en pensent. Feraoun cible aussi, sur un mode différent et moins aigu, dans les deux camps, un certain nombre de pauvres bougres, socialement et statutairement insignifiants, otages des conflits, et envers lesquels il éprouve de la compassion. Ils n'échappent pas pour autant à sa verve caustique et parfois crue. Le terme polysémique et ambivalent de « misérables » revient souvent sous sa plume pour les qualifier dans un élan de sympathie. Les femmes pourraient relever de ce groupe, mais elles semblent constituer un cas un peu à part, question d'honneur.

### **Sélection d'énoncés ironiques**

Les exemples proposés pour illustrer la visée ironique sont présentés en rapport avec leur positionnement sur l'échelle d'intensité et selon la gravité du contexte. Le premier palier réunit des énoncés dont l'ironie légère relève de la veine comique. Le deuxième regroupe quelques exemples touchant des cibles appartenant au milieu professionnel de Feraoun. Ils relèvent plutôt de la moquerie ou de la raillerie, dans un ordre de choses qui lui tient à cœur. Le troisième ensemble concerne des énoncés qui, s'ils sont toujours empreints d'ironie pouvant aller jusqu'au sarcasme, ren-

---

(1) Une observation intéressante dans le *Journal* (18 décembre 1955, p. 33) porte sur le fait que traiter des groupes d'individus en bloc conduit à des généralisations abusives et trompeuses.

voient à un registre sérieux de tonalité grave, lié souvent au thème omniprésent de la mort. Un dernier exemple complexe à définir dans les différents niveaux de sa visée et de son interprétation complète l'échantillon.

### **L'ironie enjouée et le registre plaisant**

Le *Journal* s'ouvre sur la mention : 1<sup>er</sup> novembre 1955, 18 h 30. Feraoun évoque longuement la pesanteur et la gravité de ce jour de deuil, en correspondance avec le climat social et politique. C'est un texte prémonitoire, de facture littéraire, avec une ouverture constituée d'une citation incomplète d'un vers de Verlaine, sans mention d'auteur, et une clôture en litanie, qui file la métaphore : « Jour des morts, jour de deuil, jour des vivants silencieux comme les morts, des visages fermés comme les tombes ! »

Aux deux tiers de cette évocation d'une tonalité sombre très uniforme, surgit un énoncé surprenant, par sa localisation dans le texte, et le fait qu'il tranche totalement avec l'atmosphère dominante décrite :

« Jour de congé pour le fonctionnaire qui fait la grasse matinée<sup>(1)</sup> »

Il y a rupture de ton, presque rupture d'univers, dans l'évocation de cette voluptueuse inactivité. Le « fonctionnaire », dont on imagine communément qu'il est inactif par profession, est un type social et humain qui constitue une cible facile, contre laquelle l'unanimité se fait sans peine. C'est un cliché. Le trait ironique décoché par l'auteur est assuré de faire mouche. L'ironie est fondée sur une antithèse entre l'atmosphère générale extérieure et le bien-être dans la sphère intime du dormeur, sur un fonds de

---

(1)*Journal*, 1<sup>er</sup> novembre 1955, p. 11.

ressemblance : l'inactivité. La rupture de ton et l'insolite constituent ici avec le cliché les ressorts de la visée ironique. Le point d'exclamation ne ponctue pas le trait ironique lui-même mais clôt l'ensemble de l'évocation de ce jour de deuil général.

Une autre cible se présente, la presse ou la rumeur publique, quand Feraoun combat toute espèce de désinformation. Dans la relation, l'énoncé à visée ironique se présente après la mention d'un mouvement d'agacement<sup>(1)</sup> chez l'auteur :

[les journaux] « racontent que dans la nuit du 31 au 1er, Fort-National a été attaqué à deux reprises. Des armes ont été laissées sur le terrain, un mort a été découvert. *Dieu ait son âme ! Ce mort a dû se volatiliser puisque personne ne l'a vu !* »<sup>(2)</sup>.

Les marques signalant le caractère ironique de l'énoncé résident entre autres : i) dans la présence du point d'exclamation conclusif ponctuant l'argument d'autorité introduit par « puisque » ; ii) dans l'emploi de la formule religieuse « Dieu ait son âme ! », qui accompagne traditionnellement l'évocation d'un mort musulman. Elle semble convertie en code français. Elle ne renvoie pas dans ce contexte à la piété mais se donne comme une formule figée ; enfin, iii) dans le choix lexical du verbe « se volatiliser » pour référer à l'absence de cadavre qui empêche d'établir le délit.

Dans la suite du récit, la même journée, le trait ironique cible et la pusillanimité d'un brave épicier, qui fait aussi office d'adjoint au maire, et l'inutilité de son initiative : faire venir deux

---

(1)Le *Journal* dans le registre considéré ici se révèle aussi être un journal d'humour(s). Celle(s)-ci se manifeste(nt) par la présence dans le texte d'exclamations, de prises à partie, de jurons.

(2)*Journal*, 3 novembre 1955, p. 12.

agents pour le protéger. Le trait est marqué par un jeu de mot, la présence de l'exclamation admirative dans la parenthèse, le choix de l'adjectif « illusoire », la construction qui le place devant le nom, un style presque noble, peu accordé au personnage<sup>(1)</sup> et à sa démarche née de la peur :

Et il a fait venir chez lui *les deux gardiens de la paix – paisibles – oh combien !* – dans l'*illusoire* dessein de le garder<sup>(2)</sup>.

Dans la conclusion de l'épisode lié au faux assassinat, on apprend que tout ce branle-bas a été déclenché par la méprise d'une sentinelle. L'ironie se marque en grande partie par des choix lexicaux, dans une séquence énumérant et pointant les protagonistes ciblés :

À la lecture du journal, les citadins pouvaient prendre *un petit air héroïque* : les Kabyles parce qu'ils avaient *menacé et effrayé les Français*, ceux-ci *pour avoir repoussé victorieusement* l'ombre de l'ennemi, les soldats pour avoir *rempli la noble mission* dont ils sont chargés. Seule l'*obscur* sentinelle qui avait donné l'alerte et *semé [sic] l'alarme*<sup>(3)</sup>, refuse de tirer gloire d'une méprise *retentissante* qui nous vaut les *honneurs de la presse*<sup>(4)</sup>...

---

(1) Ce personnage marginal, dont l'auteur fait dans ces pages et ailleurs un portrait comique, mais aussi parfois singulièrement cruel, jouit pourtant indéniablement de sa sympathie. Il fait partie de la tribu indifférenciée des pauvres bougres qui ont droit à sa compassion.

(2) *Journal*, 3 novembre 1955, p. 12.

(3) Faut-il considérer que « semer l'alarme » est une coquille ou est-ce une invention verbale visant à modifier le sens habituel d'une locution, par la fabrication d'un nouveau composé issu d'une interférence entre « sonner l'alarme » et « semer la pagaille » ?

(4) *Journal*, 3 novembre 1955, p. 13.



La charge est légère et plaisante. Il y a accumulation de cibles et saturation d'indices. On pourrait hésiter à considérer qu'il s'agit d'ironie plutôt que d'humour mais l'ensemble des choix lexicaux souligne le caractère trompeur des assertions qu'il convient de ne pas prendre au sérieux. Le procédé de l'antiphrase, du côté de l'émetteur, éveillant le soupçon de la non fiabilité de l'énoncé du côté du récepteur, est l'une des propriétés cardinales de la définition de l'ironie.

À propos de la grève imposée du tabac et de l'alcool, l'auteur écrit :

Depuis le 20 juin, à Fort-National, les Français sont mécontents parce que les Kabyles ont cessé de fréquenter les cafés et de *se saouler ouvertement*. Un *ordre séculaire est brusquement menacé d'effondrement*. Les recettes des mercredis allaient disparaître, *les patrons voyaient se profiler le spectre de la faillite, eux qui avaient construit leur avenir sur les épaules incertaines du Kabyle déloyal*<sup>(1)</sup>.

Tout le passage est ironique à différents niveaux, car tout est fallacieusement amplifié. Les cibles sont les Français confrontés à un grave péril qui menacerait leur prospérité et qui se voient trahis tandis que, autres victimes, les Kabyles sont privés d'alcool, du moins dans l'espace public. Allusion est faite à une croyance et à une locution qui dans la culture populaire situent la force dans les épaules.

L'auteur ajoute à cet épisode concernant la consommation d'alcool un aveu et s'offre lui-même comme sujet de moquerie, non sans complicité avec ses adversaires traditionnels :

---

(1) *Journal*, 13 novembre 1955, p. 16.

*Chaque fois que je m'en vais boire, je suis accueilli avec un soupir de soulagement et on me serre les deux mains. Certain directeur d'école, Français de France, se met à nous inviter par pur patriotisme et il nous arrive de profiter de l'aubaine<sup>(1)</sup>.*

À propos des mécréants que furent autrefois les villageois de Tizi Hibel, et que les maquisards veulent reprendre en main et remettre sur la bonne voie – un thème souvent abordé avec ironie par un auteur qui ne fait pas mystère de ses convictions laïques – on retiendra cet exemple à mi-chemin entre comédie et autodérision, jusque dans son épilogue :

... de nouveau [ils] retrouvent la foi, paient un muezzin et vont à la mosquée assidûment. *Dieu est grand !* Quand il veut rassembler ses enfants, *en un tour de main c'est réglé : tout le monde au saint bercail*. Il s'en trouve qui reviennent de France uniquement pour cela. Pour être enterrés au cimetière de Tizi Hibel en bons musulmans. Ils ont été tués là-bas par *des mains pieuses et intransigeantes, l'un pour avoir fumé, l'autre pour avoir bu*. Comme ce sont deux cousins, une seule famille est déshonorée. *La mienne précisément<sup>(2)</sup>.*

Le style du texte est élaboré et additionne, dans la même distance ironique, une phraséologie d'origine musulmane (« Dieu est grand ! ») et chrétienne (le retour « au saint bercail »). L'aveu final participe pleinement de la visée ironique. S'il ne s'agissait pas de sujets graves comme le combat pour la reconquête de la

---

(1)*Journal*, 13 novembre 1955, p. 16.

(2)*Journal*, 2 février 1956, p. 73.

dignité, l'honneur, la mort châtiant la trahison, on serait encore pleinement dans un registre comique.

### **Raillerie, tristesse et désillusion**

Un aspect dans l'expression de la visée de l'ironie assurément plus complexe et peut-être plus douloureux concerne les rapports du chroniqueur et de l'homme Feraoun avec ses collègues instituteurs venus de métropole et sa hiérarchie, en bref le milieu des enseignants. Ils furent pendant la guerre, avec quelques écrivains de ses amis, ceux avec lesquels un dialogue se poursuivait dans une certaine proximité favorisant de sa part l'expression d'une exigence d'égalité. Elle était envisageable et possible dans ces cercles. Elle apparaît dans une prise de parole où s'affichent vigoureusement le « moi » de l'auteur et le « je » du narrateur, à partir des sections III et IV (p. 36-53). Le chroniqueur délaisse provisoirement la notation par jours et engage une réflexion personnelle sur les événements.

L'épisode concerné se situe donc à la fin de 1955. À la rentrée, des écoles sont restées fermées, sans titulaires. L'administration n'entend pas les rouvrir.

Récit et commentaire progressent dans un crescendo d'ironie, dont les degrés sont repérables :

Des jeune normaliens de France (sectionnaires) commencent à arriver dans la *louable* intention de bien travailler. Leur foi et leur zèle sont entiers. Nous leur prodiguons des conseils lorsqu'ils viennent en demander. *Mais cette chaleur généreuse qui les anime tombe dès le premier contact avec l'administration*<sup>(1)</sup>.

---

(1) *Journal*, 1955, III, p. 37.

Les indicateurs d'ironie sont l'emploi de quelques termes comme l'adjectif « louable », les syntagmes « chaleur généreuse » et « la chute au premier contact » dans leur opposition. Une relation neutre ne les aurait pas sélectionnés.

À l'origine du prompt renoncement des jeunes instituteurs, un administrateur « alarmiste » et non dépourvu d'arrière-pensée, qui refuse de répondre de leurs existences, administrativement parlant :

Alors vite ils refont leurs valises *à peine ouvertes* et s'en vont à Alger où *les attend une honnête indemnité de repli*<sup>(1)</sup>.

et sur un ton plus explicatif qu'accusateur, ce commentaire :

Cette indemnité, *dit-on*, pourrait leur permettre de vivre dans la capitale, sans qu'ils aient à entamer leur traitement d'instituteurs en exercice<sup>(2)</sup>.

La cible du dernier énoncé semble être l'administration, ironiquement camouflée par l'emploi de l'indéfini « dit-on ».

Dans les citations suivantes le trait – par litote – vise les jeunes instituteurs :

De là à supposer que cette indemnité qui est en effet admissible dans le cas d'*un sage repli, pourrait en devenir la cause* il n'y a qu'un pas. Et ce pas, nous le franchissons avec un léger mépris, nous qui restons fidèles au poste par obligation administrative<sup>(3)</sup>.

---

(1) *Journal*, 1955, III, p. 37.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

La fin de la citation épingle doublement les jeunes collègues métropolitains, avec le rappel appuyé dans le reste du texte, du courage et du dévouement dont ont fait preuve les instituteurs pionniers en Algérie. Feraoun les respecte, les admire et invoque leur exemple. Leurs cadets sont jugés sans idéal. Ce qu'il condamne sans doute aussi en homme d'honneur, c'est la peur autant que l'intérêt matériel. Il oppose à leur départ le maintien des instituteurs autochtones « fidèles » à leur tâche, par obligation, mais fiers de leur comportement, ce qui ne manque pas de panache.

### **Railleries et sarcasmes. Le thème de la mort**

Quelques formules antithétiques caractérisent mouchards et dénonciateurs ou tout individu – et ils sont légion – qui se trouvent professionnellement condamnés à être écrasés « entre le marteau et l'enclume ». Ainsi à propos d'un quidam il est précisé qu'il est :

garde-champêtre, *autant dire mouchard officiel* de la commune<sup>(1)</sup>.

Après l'affaire des démissions collectives, en réponse à l'ordre de grève lancé par la rébellion et largement suivi, fin 1955, l'ironie s'accompagne d'un sentiment de doute, voire de l'absurde :

Les desseins du très-haut sont impénétrables, le courage des élus *plus ou moins préfabriqués absolument hors de cause* et leur *patriotisme indiscutable*. Nous avons tous démissionné dans les délais fixés. Et depuis nous avons notre *brevet de civisme* tout en ayant sauvé cette *misérable vie* à laquelle nous tenons si peu<sup>(2)</sup>.

---

(1) *Journal*, 14 janvier 1956, p. 61.

(2) *Journal*, IV, nov.-déc. 1955, p. 50.

On note la phraséologie chrétienne de l'énoncé initial et l'emploi des minuscules dans le déterminant. L'italique désigne la visée ironique dans les syntagmes nominaux « élus préfabriqués », « patriotisme indiscutable », etc. La thématique de la mort s'annonce, introduite par l'expression « cette *misérable* vie », autant dire : la non-vie.

Dans le climat d'hostilité et de peur général, Feraoun se fait sarcastique et accusateur pour dénoncer la disproportion d'une opération punitive demandée par les Français :

Les Français dont le désespoir est sans limite, et qui n'éprouvent qu'un dédain tranquille pour nos victimes, sont allés voir, paraît-il, le capitaine, le commandant et le sous-préfet pour demander qu'on tire sur la foule. À leur sens, il fallait respecter l'échelle des valeurs couramment admises depuis les massacres de 1945 et tuer, sans hésiter, suffisamment de Kabyles ignares pour compenser la perte de M. B., officier de réserve, débitant de boissons alcooliques et armurier de surcroît<sup>(1)</sup>.

Dans ce texte saturé d'ironie féroce ou subtile, proférée à différents niveaux, quasiment chaque constituant d'énoncé serait à mettre en italique. Le texte se caractérise aussi par un balancement équilibré entre recherche d'objectivité et dénonciation par la raillerie et le sarcasme. On trouverait difficilement un segment neutre. Il y a une succession étagée de tiroirs d'ironie.

Il paraît équitable de préciser que capitaine, commandant et sous-préfet, dans le même ordre, ont refusé la demande. Le narrateur conclut :

---

(1)*Journal*, 26 mars 1956, p. 106.

[...] cette réponse nous a fait plaisir. Mais elle est aussi sincère que vaine.

À propos du « divorce mental » survenu entre Français et Kabyles, après qu'ils ont renoncé à l'hypocrisie, l'auteur raille la difficulté qu'éprouvent les Français à voir dans les Algériens des victimes d'un système d'exploitation qui leur profite essentiellement, à eux. Ainsi :

Voilà que le Français se trouve enfermé dans un cercle qu'il a soigneusement bouclé. Qu'est-ce qui empêche le maître d'avoir un bon mouvement pour son disciple ? C'est que le disciple est en même temps un valet, *on a besoin de ses services, dame*<sup>(1)</sup> !

Le trait se fonde sur l'opposition disciple-valet et les marques de l'ironie résident dans l'emploi de l'interrogation rhétorique et de l'exclamation « dame ! », qui postule un lien logique entre les propositions et sert également de conclusion fataliste. Faire profession d'humanisme dans un affrontement tel que celui qui oppose Français et Algériens est un piège<sup>(2)</sup>.

---

(1) *Journal*, 26 février 1956, p. 87.

(2) Les humanistes font partie des cibles de l'ironie de Feraoun. Pour lui qui ne cesse de revendiquer pour les Algériens en lutte un statut de résistants aussi honorables et de victimes aussi dignes d'intérêt que celui accordé à d'autres résistants victimes de par le monde, les déclarations et manifestations des humanistes ont tout particulièrement le don de l'exaspérer. Il les juge sélectives et hypocrites. Le plus grave semble être à ses yeux une forme de manquement à l'honneur. Il en apostrophe certains ainsi : « [...] Ceux que je voudrais voir à ma place, ce sont [...] tous les citoyens du monde, anarchistes et folâtres, mes bons amis. Les Pacifistes intégraux, les internationalistes qui se méprisent pour avoir le droit d'aimer les autres » (9 mars 1956, p. 92). Un seul humaniste trouve grâce à ses yeux, un collègue et ami membre de la Ligue de l'enseignement,

Dans la réflexion sur l'origine et l'issue du conflit, on lit cette pique, qui vise l'une et l'autre parties, qui n'ont jamais cherché à se connaître et à se comprendre tout au long de leur histoire :

Et dans cette tragique confrontation Indigènes et Français *apprendront sûrement* à se connaître<sup>(1)</sup> !

L'ironie se manifeste dans l'antiphrase, la présence de l'adverbe et du point d'exclamation. Pour commenter l'exécution de villageois kabyles par les maquisards, face à la banalisation de la mort, l'auteur commente : « Vraiment, nous sommes à un moment où il est facile de mourir et où chacun est tenu pour responsable de sa propre mort ». Il ironise :

En attendant de conquérir le droit de vivre en hommes libres nous avons *déjà le droit de mourir en traîtres*<sup>(2)</sup>.

Un énoncé dont les antithèses, parallélismes et oppositions lexicales et modales peuvent se disposer comme suit :

En attendant (1) de conquérir (2) le droit de vivre (3)  
en hommes libres (4) nous avons *déjà le droit de mourir  
en traîtres*

Il s'agit d'une raillerie pleine d'amertume. Il y a une alternative face à la mort. Entre la fidélité due aux siens et les relations avec les représentants de l'autorité qui cherchent à l'instrumentaliser, en l'associant à certaines manifestations officielles, sous les yeux des maquisards soupçonneux, il se sait « en équilibre sur

---

qui partage son combat et se réclame de la non-violence. Il le voit « en moine laïc » et l'aime « comme un frère », en songeant à Gandhi (III, 1955, p. 40).

(1)*Journal*, IV, nov.-déc. 1955, p. 47.

(2)*Journal*, 19 février 1956, p. 83.



une corde bien raide et bien mince » et il ironise sur sa tactique et professe aussi son pessimisme quant au choix qui lui est laissé :

*Il me restera à décliner la prochaine invitation officielle pour rétablir un précaire équilibre. Pas seulement pour cela. Car en toute simplicité, je me refuse à être du côté du manche. Je préfère souffrir avec mes compatriotes que de les regarder souffrir ; ce n'est pas le moment de mourir en traître puisqu'on peut mourir en victime<sup>(1)</sup>.*

Dans l'exemple suivant on est proche du sarcasme, sur un ton néanmoins très allègre :

*Entre les Européens et les Kabyles, les rapports n'ont jamais été aussi francs, aussi cordiaux. Notre comportement les uns vis-à-vis des autres part directement du cœur et l'on a plaisir à le constater. Les uns et les autres nous sommes soulagés du poids énorme qui nous étouffait : le poids de notre commune hypocrisie aussi vieille que notre commune histoire. Désormais nous nous regardons dans les yeux et nous nous disons sans fanfaronnade ni amertume : – Monsieur, nous ne sommes pas du même bord. Serviteur, Monsieur !<sup>(2)</sup>*

Les marques de l'ironie sont dans l'usage récurrent de l'antiphrase, l'emploi répété et insistant du « nous » inclusif, la noblesse de ton, parodique, et l'apostrophe théâtrale dans la tirade finale.

Pour terminer le registre des railleries et sarcasmes, de l'insistance sur le thème de la mort, on citera comme un exemple de mise en forme littéraire de l'ironie, évoquant par son ton poétique

---

(1) *Journal*, 24 juin 1956, p. 133.

(2) *Journal*, 10 mai 1956, p. 119.

une ballade populaire, le récit monté en drame de l'enlèvement et de la mort d'un villageois due aux « exécuteurs farouches ». On lit dans la disposition du texte originale :

« Au bas de la descente, elles [les femmes] entendent Saïd crier d'une voix étrangère, presque irréaliste :

– Par le pain et par le sel que vous avez mangés chez moi, ne me tuez pas.

Ce furent ses dernières paroles. Elles s'étaient détachées de lui pour monter allégrement vers les femmes comme plus tard s'envolera son dernier souffle.

Il a été pendu au figuier, derrière la boulangerie.

– Le lendemain, conclut Guelmi, il est retourné chez lui les pieds devant. Ils avaient tenu leur promesse<sup>(1)</sup> ! »

Dans l'attitude de Feraoun face à la mort violente dans la guerre civile et ses horreurs, on trouve parfois des accents et une forme d'allégresse macabre qui font penser à Arrabal<sup>(2)</sup>.

On terminera cette sélection par une annonce personnelle de la part du narrateur, plus intime, en forme d'épithaphe. Il est question de l'exécution d'un ancien élève :

J'apprends aussi qu'un autre de mes anciens élèves de Taouirt-Moussa, un homme, lui, a été blessé et pris les armes à la main : il était maquisard. L'un des meilleurs élèves de sa classe, un garçon tenace et franc. Qu'est-ce qui l'a conduit au maquis ? Où cela le conduira-t-il maintenant ? Pauvre Manser, toi aussi bientôt tu cesseras de

---

(1) *Journal*, 26 juin 1956, p. 133-134.

(2) On pense en particulier à son premier roman autobiographique, *Baal Babylon*, publié en 1950 chez Julliard, et que Fernando Arrabal adaptera au cinéma (*Viva la Muerte*, 1971).

souffrir mais tu auras besoin de tout ton courage. Serre les dents, Manser, et crispe les poings, comme tu faisais, petit, à l'école. *Et adieu*<sup>(1)</sup>.

Ce texte est empreint d'émotion. Elle s'inscrit dans la ponctuation. Alors que dans l'expression de la visée ironique, la syntaxe opère surtout par enchaînements rapides sans hiérarchisation énonciative des segments, ici elle est heurtée et fragmentée. La chute est terrible dans son effet, par contraste avec toute l'émotion qui précède.

### **Et les femmes dans tout cela ?**

La guerre est une affaire d'hommes. Dans la chronique qu'en dresse Feraoun, dans les limites de temps retenues ici (1er nov. 1955 - juillet 1957), les femmes sont des ombres, épouses et sœurs emportées dans la tourmente et le même malheur que les hommes, comme celles profilées ci-dessus<sup>(2)</sup>. Quelques-unes à Tizi Hibel ont été présentées comme le talon d'Achille des hommes. Les maquisards dénoncent leur effronterie et intiment aux villageois l'ordre de mieux les tenir. Ces derniers affirment ne pas en venir à bout. Plus gravement, des scènes de viol sont mentionnées. Le point de vue exprimé concerne l'honneur bafoué des hommes, plutôt que la souffrance des victimes. On évoque même la possible complicité des femmes<sup>(3)</sup>. Quelques anecdotes, s'il fallait les prendre au premier degré, relèveraient d'une forme d'ironie qui révolterait tout féministe. Je me contenterai de mentionner une scène complexe et de facture littéraire, où se trouvent

---

(1)*Journal*, 18 mars 1957, p. 213.

(2)*Journal*, 26 juin 1956, p. 133-134.

(3)*Journal*, 4 mars 1957, p. 209.

réunis Français et Kabyles. Elle propose une séquence elliptique, délicate à décoder dans ses différents niveaux et sa visée :

Au 14 juillet, il y avait de la joie. Le bal, place de la mairie, n'a cessé qu'à 2 heures du matin. *La fille passait d'un soldat à l'autre sous l'œil attendri de la maman*. Toutefois des sentinelles se promenaient devant la place de la mairie et des blindés stationnaient devant l'école et le mess. Des sacs empêchaient de voir les badauds kabyles venus nombreux « *se rincer l'œil* ». Cette barrière de toile grise et sale avait l'allure d'une triste cloison entre deux mondes prêts à se haïr<sup>(1)</sup>.

Il s'agit d'une scène de genre, liée au bal du 14 juillet, où se côtoient physiquement, à peine séparés dans l'espace, deux mondes implicitement et subtilement mis en opposition dans leur appartenance culturelle et leurs valeurs respectives. *L'incipit* évoque du côté français, en lien avec un symbole national, un titre de chanson fameux<sup>(2)</sup> et le traditionnel bal. La première partie de l'énoncé qui suit pourrait être scabreuse, s'il n'y avait pas son correctif : la mention de la présence « attendrie » de « la » maman, dont on imagine, quand on connaît les codes, qu'elle rêve d'un mariage pour sa fille, ce qui donne à l'événement un côté festif presque familial. On peut se moquer gentiment de son rêve.

Tout à côté, des Kabyles sont venus, quasi invisibles « derrière une barrière de toile ». Dans une formulation triviale (« se rincer l'œil »), il est fait allusion à la curiosité alléchée de spectateurs mâles kabyles. Ce pourrait être une plaisanterie et un clin d'œil entre hommes. On peut néanmoins soupçonner un réel facteur de

---

(1) *Journal*, 13 novembre 1955, p. 17.

(2) « Y'a d'la joie » de Charles Trenet (1938), forme orale ici passée à l'écrit.

trouble lié à l'évocation de la sexualité. Dans l'énoncé « La fille *passait d'un soldat à l'autre* », l'emploi de la locution est insolite, même si le contexte la désamorce.

Il n'empêche qu'il y a un contraste criant entre deux mondes, un changement de perspective et de ton dans la construction de la scène. On glisse d'une apparente bonhomie chez l'auteur, à une conclusion générale brutale, qui anticipe la violence, dans un raccourci abrupt. Ce passage du *Journal* pourrait aussi illustrer le caractère difficilement conciliable de deux systèmes de valeurs. Mais si le mariage des filles est une préoccupation récurrente dans toute société humaine, il ne semble pas que « passer d'un soldat à l'autre » reflète une stratégie admise dans tout système fondé sur une éthique, religieuse ou non, ou sur un ensemble de valeurs liées au système de l'honneur. Peut-être ne s'agit-il après tout que du plaisir de faire un inoffensif jeu de mots sur un syntagme verbal à double sens.

### **En guise de conclusion**

Cette contribution esquisse une relecture de Feraoun par rapport à une première réception de son œuvre fortement marquée par la période de luttes et de guerre dans laquelle elle s'inscrivait. Cette période en avait déterminé à la fois la genèse et la réception dans un climat politique spécifique. Une figure d'homme et une certaine caractérisation de l'œuvre se sont élaborées et quelque peu figées, dans le rôle qui leur avait alors été attribué.

Pour rendre hommage à l'homme et rendre compte de l'œuvre tragiquement interrompue, il a paru intéressant d'examiner le fonctionnement de l'ironie dans sa dimension textuelle et littéraire. J'ai donc scruté le texte du *Journal*, ses 336 premières pages

jusqu'à l'installation de l'auteur à Alger. Pourquoi l'humour de Feraoun a-t-il été si unanimement célébré alors que la dimension et la visée ironiques, comme technique littéraire, semblent s'être apparemment imposées à l'attention plus tardivement ? Pourquoi tant d'insistance a-t-elle été mise sur la « simplicité » de son écriture ? Ce sont des questions auxquelles je me garderais de répondre prématurément. Mon propos est beaucoup plus modeste : traquer visée et portée ironiques au fil du texte, pour constituer un échantillon représentatif en relevant quelques-uns des procédés linguistiques et rhétoriques de marquage utilisés par l'auteur. Il semble que par ce biais, un peu de la complexité de l'écriture de Feraoun peut être questionnée et restaurée.